NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 Nº 7 1956

Direction et discernement des esprits selon saint Ignace

André LEFÈVRE (s.j.)

p. 673 - 684

https://www.nrt.be/it/articoli/direction-et-discernement-des-esprits-selon-saint-ignace-2372

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Direction et discernement des esprits selon saint Ignace

Au cours de cette année 1956, où se célèbre le 31 juillet le quatrième centenaire de la mort de saint Ignace, la direction de la Nouvelle Revue Théologique *a estimé comme un devoir filial d'hommage et de reconnaissance de présenter à ses nombreux lecteurs l'une ou l'autre étude consacrée à la personnalité du fondateur de la Compagnie de Jésus comme à son esprit. C'est ainsi qu'ont été publiées dans les numéros de mars et d'avril dernier les pages du R. P. J. Schaack, S.J., sur* « Saint Ignace, prêtre », *soulignant combien son âme fut profondément sacerdotale.*

En ce numéro de juillet, un point important de la spiritualité ignatienne fait l'objet de l'étude du R. P. A. Lefèvre, S.J. Les prêtres auxquels le ministère sacerdotal assigne forcément la tâche délicate de la direction des personnes comme des groupements pourront apprécier la richesse de la doctrine ignatienne du discernement des esprits.

Le véritable directeur de l'âme chrétienne n'est autre que l'Esprit Saint. C'est lui, l'Esprit de vérité, qui nous a été donné comme guide (*Joh.*, XVI, 13). L'âme doit donc être à l'écoute de cette voix intérieure, et le directeur doit l'aider à reconnaître ce que l'Esprit dit en elle. Le rôle du directeur visible est d'autant plus nécessaire que l'esprit de mensonge cherche lui aussi à influencer la conduite, en se faisant au besoin passer pour un ange de lumière.

Pour discerner les esprits, saint Ignace a codifié dans les *Exercices* des règles aussi simples que sûres ; c'est là que nous irons chercher la lumière. Mais il est clair que saint Ignace n'a rien inventé. Le discernement des esprits est à l'ordre du jour depuis les origines du monachisme ; la *Vie de saint Antoine* par saint Athanase en est le premier témoin. Les fondements de la doctrine viennent de plus loin, de l'Ecriture Sainte.

L'Ancien Testament en parle à propos de la mise en garde contre les faux prophètes. Le succès n'est pas une garantie suffisante (*Deut.*, XVIII, 9-22) ; il faut de plus que le prophète ne cherche pas à éloigner ses auditeurs du vrai Dieu (*Deut.*, XIII, 2-6). Les vrais prophètes se reconnaissent aussi à leur comportement moral:

surtout à leur désintéressement (*Is.*, XXVIII, 7-10; *Jér.*, XXIII, 13-14; *Mi.*, II, 11; III, 5, 11; etc.).

Saint Pierre rappelle ces critères dans sa seconde épître (II, 1-3). Jésus avait déjà mis en garde ses Apôtres : « Ils viendront à vous sous des dehors de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits » (*Mt.*, VII, 15-16). Les Apôtres ont dû à leur tour prémunir les fidèles contre les menées de l'esprit de mensonge. A l'adresse des Galates, trop faciles à égarer, saint Paul précise les fruits auxquels on reconnaît l'Esprit. C'est en premier lieu la charité, la paix et la joie. L'Esprit pousse les disciples de Jésus à crucifier les passions et les convoitises de la chair, à fuir toute sorte de vaine gloire et de jalousie (*Gal.*, V, 16-25).

« Voici à quoi vous reconnaîtrez l'Esprit de Dieu, dit saint Jean dans sa première épître : tout esprit qui confesse Jésus-Christ incarné est de Dieu, tout esprit qui ne confesse pas ce Jésus n'est pas de Dieu... Nous, nous sommes de Dieu; qui connaît Dieu nous écoute, qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. C'est à quoi nous distinguons l'esprit de vérité de l'esprit d'erreur » (*I Joh.*, IV, 1-6). « Les enfants de Dieu et les enfants du diable se reconnaissent à ceci : quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, et pas davantage celui qui n'aime pas son frère... Petits enfants, n'aimons pas en paroles et de langue, mais en actes et en vérité. Par là nous saurons que nous sommes de la vérité » (*I Joh.*, III, 10, 18-19).

Réalisme de la foi qui confesse la venue dans la chair du Fils de Dieu, réalisme de la charité, manifestant dans les œuvres la présence de l'amour qui vient de Dieu, telles sont les marques de l'Esprit de Dieu; saint Jean y revient sans cesse au cours de cette épître. En élaborant dans la vie de l'Eglise les règles du discernement des esprits, les auteurs spirituels n'ont fait qu'élucider l'enseignement des Apôtres.

C'est aussi aux Apôtres que le Christ ressuscité a donné l'Esprit pour juger avec autorité (*Joh.*, XX, 19-23). Ce pouvoir ils l'ont transmis à leurs successeurs, que l'Esprit Saint a institués évêques pour paître l'Eglise de Dieu et la défendre contre les loups (*Act.*, XX, 28-32). Seule l'Eglise hiérarchique a donc autorité pour juger la valeur des « révélations privées », et plus couramment des initiatives en matière de piété ou d'apostolat que l'Esprit Saint suscite dans l'Eglise, mais où l'esprit du mal essaye de jeter le trouble. Nous sommes ici sur un plan supérieur à celui de la direction spirituelle.

Sans détriment pour cette autorité, le même Esprit donne à qui il lui plaît, pour le bien de tout le corps, le charisme de discerner les esprits (*I Cor.*, XII, 10). Ce charisme est un cas particulier du don de prophétie (S. Thomas, *II^a II^{ae}*, q. 171, *proœmium*). Comme ce don, il est rare. Le Curé d'Ars en fut à l'époque moderne un exemple privilégié. Mais saint Bernard, qui fut en son temps le directeur spirituel de toute la chrétienté, y compris le Souverain Pontife, avoue ingénument à ses moines qu'il n'a pas reçu ce charisme. Peu lui

importe du reste; il lui suffit de savoir reconnaître les suggestions mauvaises pour y résister et les bonnes pour en rendre grâces à Dieu et en tirer profit (*In Cant.*, XXXII, 4-7; *P.L.*, CLXXXIII, 947-949).

On voit où se situe dans cet ordre la direction spirituelle. Le directeur aura besoin de ces sens exercés au discernement du bien et du mal dont parle l'épître aux Hébreux (V, 14). Le don de prophétie ne lui est pas nécessaire, mais il ne peut se passer d'une foi et d'une charité intenses, qui informent toute sa vie et lui donnent de juger à tout propos selon l'Esprit de Dieu. Ainsi sera-t-il guidé intérieurement dans son discernement, même si la sûreté du charismatique lui fait défaut. Par ailleurs, s'il est prêtre, la grâce sacramentelle de l'Ordre, qui fait de lui le guide de ses frères vers Dieu, accroît en lui cette faculté surnaturelle de discernement; l'Esprit lui est donné entre autres pour cela. De plus le prêtre reçoit dans l'Eglise une mission et une juridiction; par là son discernement, sans revêtir un caractère officiel, bénéficie de l'autorité que le Christ a donnée à son Eglise. Tout compte fait, l'institution ecclésiale du sacerdoce concourt avec la sainteté personnelle du prêtre directeur pour lui donner la compétence nécessaire au discernement des esprits.

Ces bases étant établies, interrogeons les *Exercices* pour préciser le rôle du directeur et apprendre à discerner et à utiliser l'action des esprits.

Les règles du discernement des esprits, réparties en deux séries, l'une pour la première, l'autre pour la seconde semaine, sont rejetées à la fin du livre, comme en appendice (313-336) [1]. Ce n'est pas qu'elles soient d'un intérêt secondaire. Dès le début, la moitié des vingt annotations, qui sont comme le mode d'emploi des exercices, concernent déjà le discernement des esprits (4, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 14, 15, 17). C'est là que nous trouvons les conseils sur le rôle du directeur.

Mais règles et annotations ne prennent leur sens que replacées dans le corps des exercices, pour lesquels elles sont faites. Le centre de perspective de tous les exercices, c'est le mystère de la Rédemption, ou, pour parler plus concret, le Christ vainqueur par la Croix. Le premier exercice de la première semaine oppose à la victoire fallacieuse de l'ange révolté le Christ vainqueur de l'enfer; devant le Christ mort en croix pour mes péchés, je me demande : Qu'ai-je à faire pour lui? C'est le point de départ du mouvement vers Dieu (53). Le moment décisif de ce mouvement est « l'élection », le choix du meilleur moyen pour suivre le Christ dans son combat et dans sa

1. Les chiffres insérés entre parenthèses dans le texte renvoient aux paragraphes correspondants de l'édition des Exercices. On peut se référer, par exemple, à l'édition française : S. Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*. Edit. « A l'Orante », Paris, 1945.

victoire. C'est alors que se place la méditation des deux étendards, celui de Satan et celui du Christ. Les deux esprits ont leur tactique. Satan s'efforce d'enchaîner les hommes par le moyen de l'esprit propriétaire sous toutes ses formes, afin de les conduire à l'orgueil. Le Christ attire ses fidèles au détachement de toute propriété et de tout amour-propre, pour les faire aboutir à l'humilité (136-148). Les étapes de cette humilité se précisent dans la méditation des trois manières d'humilité. La première, essentielle, est la soumission aux commandements de Dieu. La seconde conduit au-delà, jusqu'à renoncer à toute préférence personnelle pour ne suivre que le bon plaisir divin. La troisième, qui comprend les deux premières et les dépasse, consiste à embrasser l'humilité du Christ en se laissant emporter par la folie de la Croix (164-168). Quand nous parlons d'esprits opposés, nous nous plaçons donc au cœur du mystère de la Rédemption, la victoire de Dieu sur Satan : le Christ Jésus a triomphé par l'humilité de la Croix, à sa suite nous sommes sûrs de triompher à condition de prendre le même chemin.

Dans le discernement des esprits nous sommes donc sur le plan surnaturel. Que les règles proposées aient aussi un intérêt psychologique, c'est tant mieux, et, pour guider les hommes, il faut être psychologue. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. On ne s'occupe même pas, malgré les apparences du langage, de démêler dans les consolations et désolations ce qui provient de causes psychologiques et ce qui est dû à des influences surnaturelles. Aussi bien ce serait impossible. Il faut bien noter que nous sommes aux antipodes de la recherche psychologique et de l'introspection. Dans une vue de foi nous examinons les mouvements intérieurs dans une âme, ou les grands mouvements qui agitent l'humanité, pour reconnaître les courants qui emportent l'homme vers son salut ou vers sa perte.

L'Homme-Dieu lui-même a voulu subir ces actions en sens contraire : l'Esprit l'a poussé au désert pour y lutter contre Satan (*Mc*, I, 12-13). La lutte continue durant toute sa vie en ce monde pour culminer quand vient l'heure des ténèbres qui est aussi l'heure de sa victoire. Au matin de la Pentecôte le souffle puissant de l'Esprit s'empare des Apôtres et les jette à travers le monde pour y achever le combat de la Rédemption. L'Eglise persévérera dans cette lutte jusqu'à ce que, le dernier ennemi vaincu, le règne de Dieu soit établi. Jésus présent dans son Eglise jusqu'à la fin des siècles assure la victoire de tous. Mais chaque baptisé, qui renonce à Satan pour s'attacher au Christ, a besoin de s'orienter dans cette lutte. C'est là que l'aide d'un directeur expérimenté à discerner les esprits lui est nécessaire. Examinons donc d'abord le rôle du directeur, ensuite les moyens d'appréciation que lui fournissent les règles du discernement des esprits.

Nous ne nous occupons du rôle du directeur que pour ce qui regarde le discernement des esprits. Il faut nous limiter, mais nous n'ignorons pas qu'il a bien d'autres services à rendre à son dirigé.

Durant les exercices saint Ignace trouve normal que le directeur diffère du confesseur. Il n'a donc pas à l'interroger sur ses péchés, mais il doit s'informer des mouvements qui se produisent en lui, tendances vers le bien ou vers le mal, ferveur ou marasme, paix ou trouble, joie ou tristesse (17). Quoi qu'on en pense en théorie, c'est un fait que dans la vie courante le directeur est aussi en même temps confesseur; mais il est bon de distinguer les rôles. Le confesseur est un juge qui exige des aveux portant sur des faits, les péchés. Le directeur est un conseiller à qui on confie ses tendances bonnes ou mauvaises, ses dispositions et ses états d'âme. Cette distinction peut mettre à l'aise certains tempéraments toujours un peu gênés par l'attitude de pénitent. Elle importe surtout pour préciser la matière des entretiens avec le directeur; la lumière doit être faite sur ce point quand on prend en charge un dirigé. Les péchés peuvent revenir dans un entretien de direction, mais ce n'est plus comme une accusation, c'est comme une manifestation et un aboutissement des tendances.

L'intérêt de cette ouverture d'âme du point de vue psychologique n'est pas de notre ressort, mais dans la lutte contre l'esprit du mal c'est un point capital. Le prince des ténèbres a besoin de l'obscurité pour arriver à ses fins. Saint Ignace le compare à un séducteur qui sollicite une honnête femme; que celle-ci en parle à son mari, et l'incident est clos (326). Ainsi l'ennemi de la nature humaine ne peut réussir que dans le secret; mais il est perdu si on découvre ses difficultés à un bon confesseur ou à quelque autre personne spirituelle.

Pour obtenir cette ouverture, le directeur ne doit pas rester passif; en interrogeant, avec tact et discrétion bien sûr, il doit faire prendre conscience à son dirigé des tendances confuses qui s'agitent en lui et l'aider ainsi à se connaître en même temps qu'à se faire connaître.

Le dirigé ne ressent-il en lui aucun mouvement, cette bonasse doit inquiéter le directeur. Il s'informera de la fidélité et de la générosité avec lesquelles son dirigé répond aux grâces que Dieu lui a faites. S'acquitte-t-il parfaitement de ce qu'il avait décidé de donner à Dieu en fait de prière, de pénitence, d'activité charitable ou apostolique? Le calme apparent ne sera considéré comme une paix véritable que si la générosité est totale (6). Si au contraire l'âme est agitée par la tempête ou écrasée sous le poids d'un ciel d'orage, si c'est le trouble ou le marasme, c'est le moment d'encourager, de donner des forces, d'instruire sur les astuces et la faiblesse réelle de l'ennemi. Qu'on ne se montre pas sévère alors, mais plein de bonté et de compréhension (7, 13). L'âme est-elle emportée dans un élan de ferveur? Alors il faut être prudent, bien examiner les possibilités du sujet, mettre en garde contre tout engagement précipité (14).

C'est surtout quand vient le moment de prendre une décision, que l'attitude du directeur a besoin d'être précisée. Nous avons alors à aider à reconnaître les mouvements de l'Esprit de Dieu, mais en nous gardant bien de nous substituer à lui. Le cas envisagé dans les Exercices est le choix d'un état de vie ; mais les conseils donnés s'appliquent aisément à toute décision sur le choix des moyens en vue de mieux servir Dieu. « Que le directeur ne penche ni ne montre de l'inclination pour un parti plutôt que pour l'autre ; mais qu'il se tienne en équilibre comme la balance. » La moindre pression de sa part serait une usurpation sur les droits de Dieu et de la conscience. « Il doit laisser le Créateur travailler immédiatement avec la créature et la créature avec son Créateur et Seigneur » (15). Quand la décision est encore une éventualité plus ou moins lointaine, le directeur peut et doit même quelquefois non seulement faire connaître la perfection de la vie chrétienne, mais indiquer avec discrétion les moyens qui lui paraissent répondre aux aptitudes de son dirigé. Il doit cependant toujours se garder d'imposer ses préférences, en matière de piété ou d'apostolat : les voies de Dieu sont diverses. Mais le moment venu de la décision, le dirigé doit être laissé seul avec Dieu. Ce n'est pas que le directeur n'ait plus rien à faire. Il aura à éclaircir les doutes, à répondre aux questions, et même au besoin à en susciter. Son rôle essentiel est de mettre l'âme dans les dispositions qui conditionnent un choix selon Dieu, détachement de toute recherche personnelle, indifférence à tout ce qui n'est pas le service de Dieu, volonté de participer à l'œuvre de la Rédemption en suivant le Christ le plus près possible. Il faut bien se rendre compte que mettre une âme dans l'état de répondre oui à toute invitation que lui adressera son Seigneur, ce n'est pas faire pression sur sa décision.

La décision prise, quand il s'agit de passer à l'exécution, le directeur doit être plus actif. Autant il s'est tenu sur la réserve tant que la volonté de Dieu n'était pas connue, autant il a le devoir de soutenir son dirigé dans l'accomplissement de cette volonté reconnue. Nous avons tous fait l'expérience de notre inconstance, nos résolutions se transforment automatiquement en bonnes intentions ; le contrôle d'un directeur est ici un soutien efficace, et le directeur doit se montrer ferme. Il est d'ailleurs normal qu'après une décision prise dans la lumière d'une charité fervente, les difficultés surgissent au moment de l'exécution. Les règles du discernement des esprits au sujet de la désolation préciseront la conduite à tenir.

Faut-il faire remarquer que ces indications sur le rôle du directeur, tirées principalement des annotations des Exercices, s'appliquent aussi dans la direction collective. Le prêtre a souvent un rôle de chef : un curé, et aussi un aumônier d'Action Catholique, doit avec fermeté rappeler les directives de la hiérarchie et les faire exécuter. Mais

le prêtre, même le curé, a plus souvent encore un rôle de conseiller, d'animateur; c'est exactement le rôle du directeur spirituel dont nous parlons. Les groupes comme les individus sont sujets aux variations atmosphériques signalées plus haut, et le prêtre doit tantôt exciter, tantôt modérer, tantôt encourager. Les responsables laïcs ont à prendre des décisions, et nous ne devons pas les prendre pour eux; mais nous devons les mettre en état de les prendre, sans chercher à les influencer dans le sens de nos préférences. Notre devoir est de les informer, et de les aider à purifier leurs intentions, en ne considérant que l'œuvre de la Rédemption à laquelle ils sont appelés comme chrétiens à travailler avec le Christ. Dans cette perspective, l'observation des mouvements que l'Esprit Saint produit dans les âmes et dans l'Eglise peut grandement aider à trouver et à accomplir la volonté de Dieu; mais il est nécessaire de savoir discerner les esprits.

Le discernement des esprits n'a pas d'autre but en effet que de reconnaître la volonté de Dieu pour prendre une décision, pour accomplir cette volonté en exécutant la décision prise. Il y a certes bien d'autres signes de la volonté de Dieu, signes extérieurs, depuis les commandements stricts jusqu'aux indications du bon plaisir divin dans les circonstances. La tâche propre au discernement des esprits est de reconnaître les signes intérieurs de la volonté de Dieu. La grâce ne tombe pas sous le champ de notre observation, mais ses effets se font sentir. Nous devons les utiliser pour guider un chrétien dans l'accomplissement du rôle qui est le sien propre dans l'œuvre de la Rédemption.

Pour y voir clair il faut d'abord distinguer les degrés de la vie chrétienne. Les règles des Exercices sont réparties en deux séries : la première semaine concerne le pécheur, la conversion, et les efforts du converti pour se libérer de l'emprise du péché (313-327); la seconde semaine s'occupe du progressant (328-336). Nous examinerons donc l'action des esprits, paix ou trouble, consolation ou désolation, en suivant ces étapes. Mais une autre distinction n'est pas moins importante. La signification de ces états d'âme est très différente selon qu'on est en train de chercher la volonté de Dieu pour prendre une décision, ou que l'on doit accomplir cette volonté reconnue. Au temps de la conversion, première semaine, les décisions sont dictées en général par la morale chrétienne, et le discernement des esprits n'est pas nécessaire pour reconnaître la volonté de Dieu. Mais quand le chrétien est sur la voie du progrès, ses décisions ont à répondre à un appel *personnel* de Dieu, qui se fait entendre à l'intime de l'âme autant que par des voix extérieures; le discernement des esprits devient alors un moyen indispensable. Nous aurons donc, à l'étape du progressant, à examiner ce point en particulier.

L'état de pécheur ne pose pas de problème. L'âme se laisse aller;

le diable la laisse aller. Il nourrit l'imagination des plaisirs dont on se satisfait. Le bon esprit au contraire crée des difficultés, pour exciter dans l'âme le remords. La paix est donc alors un signe du mauvais esprit, le trouble est une grâce de Dieu (314). Le directeur doit régler son action sur celle du bon esprit. Ce que dit ici saint Ignace sur l'habitude du péché mortel vaut aussi bien de l'habitude du péché véniel, la tiédeur, et de la bonne routine sans histoire où risquent de s'enliser les communautés et les groupes tout comme les âmes individuelles. Il faut troubler ces eaux paisibles, remuer la vase au fond de l'étang, pour faire apparaître les miasmes cachés.

Quand se déclanche le mouvement de la conversion, la paix et le trouble jouent en sens inverse. L'ennemi du salut s'efforce de jeter le trouble; le bon esprit se reconnaît à la paix qu'il répand dans les âmes. Saint Ignace l'avait noté dès le moment de sa conversion : après un premier sentiment de plaisir les pensées mondaines le laissaient insatisfait, tandis que la pensée de Dieu, d'abord désagréable à sa conscience chargée de péchés, le laissait finalement sur une impression de paix et de joie intérieure. Rappelons que le sacrement de pénitence agit dans le même sens. A ceux qui s'en approchent avec piété et dévotion le concile de Trente ne craint pas de promettre, en plus de la réconciliation avec Dieu qui en est le fruit essentiel, la paix d'une conscience sereine et une vive consolation de l'esprit (Denz., n. 896).

Pour le converti la volonté de Dieu n'est pas difficile à connaître, au moins dans l'immédiat. En présence de Jésus mort en croix pour mes péchés je me demande : Que dois-je faire pour lui? La réponse est simple : renoncer au péché. Mais dans la lutte contre le péché l'action opposée des esprits doit être observée et mise à profit. Le trouble est un atout de l'ennemi. Le directeur doit lui-même se garder de jeter le trouble dans une volonté qui se tourne vers Dieu. Il doit éclairer, faire prendre conscience progressivement des déficiences et des devoirs, mais sans jamais troubler. C'est d'ailleurs le moment d'enseigner au chrétien la différence entre une difficulté réelle et un trouble. La difficulté est de l'ordre des choses, elle exige un effort de réflexion et de volonté avec la grâce. Le trouble de l'imagination et de la sensibilité vient brouiller les idées et paralyser les énergies. Il faut y faire reconnaître une tentation. Or une tentation n'est jamais à négliger, mais à surmonter. Il faut chercher la lumière. Expérience faite, on lui fera constater comment d'apparentes difficultés qui étaient en train de prendre des proportions gigantesques se sont évanouies dès qu'il a osé les regarder en face et s'en ouvrir pour chercher la lumière (326, 327). Les points sur lesquels l'ennemi a fait porter son attaque sont d'ailleurs à noter. Il s'en prend à nos points faibles, et du coup il nous les révèle. C'est là où se manifestent **les répugnances que doit porter notre effort (327).**

La conversion se fait souvent dans un élan de ferveur; cette « consolation » n'est pas sujette à illusion, pas plus que celles qui pourront accompagner les efforts répétés pour se libérer du péché. Ce sont des grâces de Dieu, qu'il ne faut donc ni mépriser ni repousser, mais qu'il faut accueillir avec action de grâces et humilité. Les prendre comme une récompense, ce serait en perdre tout le fruit. La grâce est gratuite, et Dieu est plus généreux que nous. Toujours les yeux tournés vers le Christ qui est mort pour mes péchés, ces prévenances de la grâce ne peuvent me remplir que de confusion et de reconnaissance, avec un grand désir de me donner entièrement à l'œuvre de la Rédemption, ma propre libération et celle du monde par la Croix. Le souci du directeur doit être de maintenir dans cette attitude, en veillant à ce que jamais on ne se repose dans la consolation pour en jouir.

Après les clartés de la consolation, il faut s'attendre à la désolation, « la nuit pendant laquelle il est impossible de rien faire » (*Joh.*, IX, 4). Avec la consolation, il faut agir; quand vient la désolation, il faut tenir. Ce n'est pas le moment de prendre des initiatives, ni de changer sa ligne de conduite. « La lumière n'est avec vous que pour un peu de temps. Avancez tant que vous avez la lumière; vous risquez d'être saisis par les ténèbres. Quand on avance dans les ténèbres, on ne sait où on va » (*Joh.*, XII, 35). S'il y a quelque chose à changer alors, ce n'est pas la ligne de conduite fixée dans la lumière; mais il est utile de se changer soi-même (318, 319). Se laisser entraîner par la désolation, ce serait un retour en arrière. Le directeur doit aider à tenir, d'abord dans la prière, en forçant plutôt un peu la dose, pour montrer à l'ennemi qu'on est bien décidé à ne rien céder (13). Pour la pénitence, c'est peut-être le moment de chercher la mesure convenable (319, cfr 89); selon les cas le directeur devra exciter ou modérer. Il faut toujours examiner la générosité : la désolation peut venir de ce qu'on s'est relâché de son effort contre le péché, ou de ce qu'on se reposait dans la consolation au lieu d'en tirer des forces pour la lutte (322). Le directeur doit montrer de la fermeté, mais aussi de la bonté; il ne doit jamais se faire accusateur, à la façon des « amis » de Job. Le retrait de la consolation peut être une excellente occasion de s'habituer à servir le Seigneur pour lui-même et non pour les faveurs qu'il nous fait. Maintenons donc le converti sous la lumière de la Croix : Qu'a-t-il fait pour le Christ? Que veut-il faire pour celui qui est mort pour ses péchés? C'est aussi le moment de faire comprendre que le temps de la consolation et celui de la désolation sont également profitables. La purification est plus active et donne des résultats plus visibles au temps de la consolation; au temps de la désolation elle est plus passive, mais elle n'est pas moins efficace, elle est plus profonde, tant que la générosité réelle reste entière.

Les mêmes directives valent pour le progressant, dont l'état a été bien décrit par saint Paul : « Ce n'est pas que j'aie remporté le prix, ni que je sois parfait, mais je poursuis ma course pour le saisir, moi qui ai été saisi par le Christ Jésus. Je ne prétends pas l'avoir saisi, je ne prétends qu'une chose : laissant tout ce qui est en arrière, tendu en avant, je cours au but, vers le prix de l'appel d'en-haut, l'appel de Dieu dans le Christ Jésus » (*Phil.*, III, 12-14). Le converti est encore tourné en arrière, vers le péché contre lequel il lutte; le progressant est tourné en avant vers le Christ Jésus qui l'appelle. Cet appel est toujours le même : « Si quelqu'un veut se mettre à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (*Mt.*, XVI, 24). C'est la doctrine que résume la méditation des deux étendards. On s'approche du Christ en servant Dieu avec un amour toujours plus pur, toujours plus détaché et plus humble.

Dans cette ligne, il y a moins à craindre les illusions que les défaillances. Les consolations et désolations sont à utiliser comme au temps de la conversion. Au temps de la désolation en particulier il faut interdire tout relâchement dans l'effort entrepris, toute modification de la ligne de conduite, et replacer sous la lumière du Christ pour rectifier la générosité dans toute sa pureté surnaturelle. Donner alors des consolations d'ordre humain, ce serait faire le jeu du diable, réveiller le souvenir des oignons d'Egypte. Le directeur doit être lui-même surnaturel. Trop peu détachés de nous-mêmes, trop timides par manque de foi, nous ferions obstacle au progrès de la Rédemption par des vues humaines, dans la direction d'un groupe comme dans celle d'une âme en particulier.

Le progressant entre dans la nuit des sens. A nous de l'aider à distinguer le sensible du spirituel, les troubles en surface de la paix en profondeur. A nous de lui montrer dans l'aridité le désert qui conduit à une terre promise; la parole, la volonté de Dieu sont une manne fortifiante, même si le goût fait défaut. Contre le dégoût, contre toute morsure du serpent venimeux, nous n'avons qu'un remède, mais il est souverainement efficace : un regard sur le Crucifié (cfr *Num.*, XXI, 4-9; *Joh.*, III, 14-15).

Il ne faut pas attendre les crises majeures pour former les chrétiens dans ce sens. Nous devons les habituer à reconnaître dans tout ce qui trouble ou attriste un filet de Satan, auquel on ne peut échapper que par un renoncement. Ceux qui auront appris par expérience combien ces renoncements, souvent purement intérieurs, libèrent l'âme et la dilatent dans la vraie joie, seront armés pour affronter avec assurance les tâches les plus difficiles.

Mais le progressant doit répondre à un appel *personnel* du Christ Jésus, et c'est ici qu'il a besoin de notre aide pour discerner les esprits : c'est ici que les illusions peuvent se glisser. Un appel intérieur invite à telle initiative dans le domaine de la prière, de la pénitence,

de la pauvreté, du dévouement, du don de soi dans l'action apostolique. Comment reconnaître si cet appel vient bien de Dieu? Ce n'est pas un devoir qui s'impose, c'est un appel à quelque chose de plus. Même si l'intéressé sent qu'il y a pour lui un risque à ne pas y prêter attention, ce n'est cependant pas une obligation; c'est comme une offre d'amitié : Veux-tu? Le cas le plus fort est celui de la vocation. Ce n'est pas le lieu de rappeler toutes les règles de l'« élection » (135-189); mais il ne faut pas oublier que les règles du discernement des esprits n'en sont qu'un complément. Nous avons déjà dit avec quelle discrétion le directeur doit alors se tenir dans l'indifférence. Il nous reste à préciser le sens de la consolation et l'usage à en faire pour guider la décision à prendre.

Il est d'abord nécessaire de préciser ce que nous appelons consolation spirituelle.

« Je dis qu'il y a consolation, quand se produit dans l'âme une motion intérieure qui la fait brûler dans l'amour de son Créateur et Seigneur, si bien qu'elle ne peut plus aimer aucune créature d'ici-bas en elle-même, mais uniquement en son Créateur et Seigneur. Ou encore quand elle fond en larmes qui la poussent à l'amour de son Seigneur, que ce soit par douleur de ses péchés ou de la Passion du Christ, ou pour tout autre motif qui intéresse directement son service et sa louange. Finalement j'appelle consolation tout accroissement d'espérance, de foi et de charité, et toute joie intérieure qui appelle et attire l'âme aux choses du ciel et à son propre salut, l'établissant dans la paix en son Créateur et Seigneur » (316).

La consolation sensible est hors de cause. Les manifestations sensibles, comme larmes et joie, n'ont d'intérêt que si elles sont orientées vers ce qui fait l'essence de la consolation spirituelle : un mouvement qui porte l'âme vers Dieu et la détache de tout le reste, ou plutôt qui lui fait aimer toute créature en son Créateur et Seigneur. Tout est vu dans la lumière de la foi, tout est aimé dans la pure flamme de la charité, et l'espérance — est-ce pur hasard si elle est mise en tête? — établit l'âme en Dieu dans une assurance paisible qu'aucune créature ne pourrait troubler.

Après une telle définition on ne s'étonne pas que la consolation soit donnée comme un signe positif de la volonté de Dieu. Les vertus théologales viennent de Dieu et font aboutir à Dieu. Dans la consolation on est sous l'emprise du bon esprit qui conseille et guide, dans la désolation on est plutôt sous l'influence du mauvais, et cela dicte la conduite à tenir (318). Mais si cette règle est facile à appliquer au temps de la conversion, quand le devoir est fixé par la morale chrétienne, cela devient plus délicat quand le progressant cherche un appel personnel du Christ. Alors l'ennemi ne tente plus en présentant un mal à accomplir; il serait reconnu et éconduit. Il offre un bien différent, qui attire le progressant, mais le fera dévier. Il entre par notre porte pour nous faire sortir par la sienne (331, 332). Comment déjouer ses manœuvres?

Il faut examiner la pureté de la consolation d'après sa définition, et voir où cela mène.

Parfois Dieu donne à l'âme la certitude que c'est lui qui agit. Aucune influence extérieure n'est décelable, et, au point de vue où nous sommes placés, peu importe que Dieu ait utilisé des forces latentes dans le subconscient ou l'inconscient. Comme cette certitude est incommunicable, le directeur doit procéder au même examen que dans les autres cas. On notera cependant que de telles grâces ne sont pas réservées aux saints; bien des vocations, et même bien des conversions, sont le fruit de grâces de ce genre; elles peuvent se reproduire quelquefois dans une vie donnée à Dieu. Le directeur ne doit donc pas refroidir par son scepticisme une ardeur qui pouvait provenir de la grâce; il doit maintenir comme toujours dans l'attitude d'action de grâces et d'humilité, et prévenir des écarts d'imagination en exigeant des applications dans la vie réelle. D'ailleurs toute consolation authentique produit d'elle-même ces effets dans une âme bien disposée.

Dans tous les cas, la paix est le signe par excellence du bon esprit. Dès que des motifs humains plus ou moins déguisés interfèrent, on voit paraître le trouble, l'agitation. Là où cette paix fait défaut, on peut reléguer la consolation dans le domaine des illusions. Si la paix est parfaite, on n'aura pas de mal à reconnaître l'action de Dieu aux motifs de pure foi et de pure charité qui meuvent l'âme toujours vers plus de détachement et d'humilité, vers la victoire de la Rédemption par la Croix du Christ.

Il faut aussi examiner soigneusement où cela mène. Il ne suffit pas que le premier mouvement soit bon; il faut que la suite le soit aussi (334). Un signe du mauvais esprit est qu'il entraîne dans un sens mauvais ou du moins « distractif » (333). Une initiative qui va tirer le sujet hors de ce qu'il a à faire vient du malin. Il propose un bien, qui en soi est peut-être meilleur, mais qui empêchera le bien réel. Egalement ce qui va diviser les forces d'un individu ou d'un groupe est suspect. L'inconstance est aussi un signe du mauvais esprit.

Tout désir de changement ne doit pourtant pas être qualifié d'inconstance. Parmi les saints il y a des religieux qui ont changé d'habit, des curés qui ont laissé leur charge, même un Pape qui a abandonné le souverain pastorat. Une désolation persistante, et sous laquelle on n'arrive pas à découvrir la paix dans les profondeurs, peut être une invitation à examiner si l'on ne fait pas fausse route. On pourra reprendre l'examen de la décision initiale. Peut-être découvrira-t-on que la décision n'avait pas été prise avec une intention assez pure (cfr 172-174), ou bien que les conséquences que l'on a tirées alors de la lumière divine dépassaient les prémisses (336). Il y a des vocations à échelons. Le type en est de nos jours le Père de Foucauld. Heureusement il avait pour guide un des plus habiles directeurs de

son temps. Il y a aussi des vocations que Dieu ne veut pas voir réalisées. C'est net quand la Providence crée des circonstances, santé ou autre chose, qui rendent le dessein irréalisable. Le sujet doit alors répondre à sa vocation, qui est réelle, en en prenant l'esprit, introduisant dans sa vie inchangée le détachement qui y correspond; il doit ainsi trouver la paix.

Pour voir où cela mène, on peut approuver une initiative à titre d'essai, comme le fait l'Eglise pour les nouvelles fondations religieuses. Mais on ne prendra pas pour une approbation divine les premiers succès. Les difficultés sont souvent un signe de la volonté de Dieu, comme les désolations au moment de l'exécution. Le critère reste la paix intérieure, le détachement et l'humilité, qui doivent au cours de l'essai s'enraciner de plus en plus profond, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Que si une entreprise a tourné au contraire de la pauvreté et de l'humilité, cela ne signifie pas que l'impulsion première était mauvaise; il a pu se produire une déviation. Il est alors instructif de remonter le cours des événements. On apprendra ainsi à déjouer à l'avenir les pièges de l'ennemi (331, 334, 336).

Saint Ignace faisait grande confiance à ces signes de la consolation et de la désolation pour connaître la volonté de Dieu. Il estime que dans certains cas ces signes suffisent pour décider d'une vocation (176). Après une « élection » faite dans le calme, il demande une confirmation à ces signes (183). Les fragments de son journal spirituel montrent qu'il en usait ainsi en rédigeant les Constitutions. Dans un Directoire qu'il avait écrit de sa main il donne le conseil suivant : « On pourrait agir ainsi : présenter un jour à Dieu notre Seigneur un parti, un autre jour l'autre, par exemple un jour les conseils, l'autre jour les préceptes, et observer de quel côté Dieu notre Seigneur donne un signe de ses préférences, comme on présente à un prince plusieurs plats pour voir lequel il préfère » (MHSI, *Exercitia*, p. 781). C'est le procédé qu'il conseille dans les Exercices pour trouver la mesure de pénitence qui convient (89). Cette manière de faire est indiquée quand on cherche son régime de prière, de vie sacramentelle, d'activité charitable ou apostolique. Dans le choix d'un état de vie, ces essais sont impossibles, mais on peut dans une situation d'attente faire l'essai psychologique des vocations envisagées, pensant un certain temps à l'une, un certain temps à l'autre, toujours sous le regard de Dieu. On fera en même temps, dans la mesure du possible, l'essai partiel du régime inhérent à ces vocations. Pendant ce temps il faut veiller à maintenir la pureté de cœur la plus parfaite; c'est au cœur pur qu'il est donné de voir Dieu, et aussi sa volonté. Ce procédé suppose une âme purifiée, capable de distinguer le sensible du spirituel, les mouvements d'amour-propre de ceux que suscite l'amour qui vient de Dieu. Il faut aussi noter que la consolation et la désolation n'ont pas la même signification selon qu'il s'agit de trouver la volonté de Dieu ou de l'accomplir.

La vocation du père Vincent Carafa donne un exemple instructif. Le jeune homme était certainement appelé à la vie religieuse, mais il hésitait entre les capucins et les jésuites. Il essaye un temps le régime de capucin; ce fut la plus noire désolation. Mais alors la vie de jésuite ne lui inspire plus que dégoût. Sa mère lui conseille de faire vœu d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Il le fait, retrouve la joie, et exécute son dessein malgré des oppositions forcenées. Il mourut en odeur de sainteté, général de la Compagnie. Plus d'un directeur sera porté à trouver la mère de Vincent bien audacieuse. Elle n'a fait qu'appliquer les conseils de saint Ignace. La première désolation répond à une hésitation sur la décision à prendre, c'est donc non pour les capucins. Le dégoût qui l'arrête dans la mise à exécution de la seule solution restante est alors une tentation à surmonter. Mais c'est bien le cas de rappeler l'avertissement de la neuvième annotation. Autant les règles de la première semaine peuvent être utiles à tous, autant les règles de la seconde semaine ne doivent pas être données à ceux qui sont insuffisamment dégagés des entraves et des aveuglements de l'amour-propre.

Cette étude trop longue n'a fait qu'effleurer le sujet. Dans une matière aussi délicate, bien des précisions et des mises au point seraient nécessaires, et plus d'un directeur nous demandera : Enfin comment reconnaître l'Esprit de Dieu? Il n'y a pas pour cela de recette infaillible; il faut une expérience acquise tant dans notre propre vie intérieure que dans la direction des autres. Les règles données veulent seulement tracer des lignes de recherche pour guider cette expérience. Mais ici comme partout on ne se fait pas la main en commençant par le plus difficile. Le discernement des esprits ne doit pas servir uniquement pour le choix d'un état de vie; il doit servir d'abord à reconnaître et à utiliser dans la vie courante les appels constants de la grâce. C'est en se laissant ainsi guider habituellement par les mouvements intérieurs de l'Esprit, que l'on devient capable de discerner dans les cas plus graves les appels de Dieu. La condition nécessaire et suffisante pour progresser dans cette clarté, c'est de ne chercher en tout que la volonté de Dieu. Cherchez et vous trouverez. Mais si nous cherchons autre chose, et surtout nous-mêmes, nous aurons beaucoup de mal à trouver Dieu. Le discernement des esprits n'est pas un effort d'introspection, c'est une attention à Dieu, qui travaille en nous et dans toute l'humanité à achever l'œuvre de la Rédemption. C'est peut-être pour un homme engagé dans l'action la meilleure ou la seule manière de trouver Dieu en tout et en tous, comme en lui-même.

Enghien. André LEFÈVRE, S. J.